156. Val-Richer, Mercredi 10 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Conditions matérielles de la correspondance, Deuil, Discours du for intérieur, Pédagogie, Politique (France), Politique (Internationale), Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Santé (Elisabeth-Sophie Bonicel), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-10
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitCe que vous me dites d’un commencement d’agitation politique, à propos de l’Orient, entre Petersbourg, Londres et Paris, ne m’étonne pas.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°190/216

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 448, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/235-239

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°156 Mercredi soir 10 Oct. 9 heures

Ce que vous me dîtes d'un commencement d'agitation politique à propos de l'Orient, entre Pétersbourg, Londres et Paris ne m'étonne pas. Je ne sais rien ; ce qu'on nous dit, ce qui paraît est plutôt pacifique. Mais je sens quelque chose dans l'air, quelque chose de nouveau et j'en crois souvent plutôt mon instinct que ma réflexion. Probablement ce nouveau-là, n'aboutira à rien comme tout aujourd'hui. Pourtant ce sera un pas. On avance en se traînant. Vous avez bien raison, écrire est un misérable moyen de conversation. J'espère à l'autre. Mais ce ne sera pas de l'Orient que nous parlerons d'abord.
J'aurais voulu voir le lit de justice chez Pozzo. Non que je ne sois accoutumé à ces façons-là de notre Chancelier. Je les lui ai toujours vues. Il a toujours manqué de tact et de vraie élégance. Comme bien des gens aujourd'hui, il supplée en fait d'habilité et d'esprit, à la qualité par la quantité. Il n'a rien de rare, mais, il a beaucoup de ce qui sert tous les jours. Il ne faut pas être lui, mais il est très bon de l'avoir pour soi. A propos, savez-vous que l'hiver dernier, il était jaloux de M. Piscatory auprès de Mad. de Boigne ? Je ne sais si cela recommencera cet hiver.

Jeudi 7 heures
Vous tenez un véritable congrès, Matonchavitz, Alexandre, des arrivants de Naples, de Londres, de Pétersbourg. Quand les fabricants de commérages sur vos grandes intrigues sauront tout cela, ils se croiront bien sûrs de leur fait. Moi, je passe mon temps à intriguer avec Marius, Sylla et César. Et nous nous amusons parfaitement mes enfants, et moi, de l'esprit et des actions de ces intrigants-là. On peut vraiment mettre les plus grandes choses et les plus grands hommes à la portée d'enfants intelligents et accoutumés à entendre parler de tout. M. de Broglie me mande qu'il sera obligé de venir à Broglie du 20 au 25 de ce mois, pour affaires, et qu'il viendra passer 29 heures ici. Il ne voit en effet personne. Mais sa lettre ne porte aucun caractère d'abattement qui est la disposition que je craindrais le plus pour lui. Il ne doit rester à Broglie que trois ou quatre jours. Que les impressions sont diverses ! Il m'a paru pressé de quitter Broglie, et effrayé d'y revenir. J'aurais voulu rester toujours aux mêmes lieux, entouré des mêmes objets, menant la même vie. C'est le changement qui me navre et me révolte après la mort.
Ma mère était un peu souffrante hier, toujours de cette même disposition au mal de tête et au vertige. Je lui ai fait faire une longue promenade dans ces bois, sous ce soleil dont je vous parlais le matin. Elle s'en est bien trouvée. Elle a une merveilleuse disposition à se distraire et à se reposer des émotions fortes par les plaisirs simples. Je fais planter des arbres ; elle regarde, elle conseille ; et cet intérêt qu'elle y prend lui fait plus de bien que toutes les tisanes du monde.
Lady Granville a t-elle fait sa déclaration à Marie. Vous savez que j'en suis curieux. Je ne doute guère de la soumission au premier moment. C'est l'exécution qu'il faut voir. Vous arrive-t-il comme à moi ? Il y a deux époques où je ne me plais guère à

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1574?context=pdf

vous écrire, et suis en un moment au bout de ce que j’ai à vous dire; c’est quand je viens de vous quitter, et quand j’approche de vous revoir. Entre deux je me résigne, je m’établis. Mais les premiers et les derniers temps sont durs.

10 heures 1/4
Vous aimez les petits mots. J’en ai le cœur plein. Je ne peux pas, vous les envoyer tous. Je vous les apporterai. Adieu, Adieu Moi, j’aime la visite de Mad. de Talleyrand. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 156. Val-Richer, Mercredi 10 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-10.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1574

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 10 octobre 1838
HeureSoir 9 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1574?context=pdf

N° 156 Mercredi soir 10 Oct^bre — 9 heures.

21

Ce que vous me dites d'un commencement d'agitation politique, à propos de l'Orient, entre Pétersbourg, Londres et Paris, ne m'étonne pas. Je ne sais rien ; ce qu'on nous dit, ce qui paraît est plutôt pacifique. Mais je sens quelque chose dans l'air, quelque chose de nouveau, et j'en crois souvent plutôt mon instinct que ma réflexion. Probablement ce nouveau là n'aboutira à rien, comme tout aujourd'hui. Pourtant ce sera un pas. On avance en se traînant. Vous avez bien raison ; écrire est un misérable moyen de conversation. On saute à l'autre. Mais ce ne sera pas de l'Orient que nous parlerons d'abord.

J'aurais voulu voir le lit de justice chez Pozzo. Bien que je ne sois accoutumé à ces façons là de notre Chancelier. Je les lui ai toujours vues. Il a toujours distingué de tact et de vraie élégance. Comme bien des gens aujourd'hui, il supplée, en fait d'habileté et d'esprit, à la qualité par la quantité. Il n'a rien de rare, mais il a beaucoup de ce qui sert tous les jours. Il ne faut pas être lui, mais il est très bon de l'avoir pour soi. À propos, savez-vous que, l'hiver

dernier, il était jaloux de Mr Piscatory auprès de Mme de Boigne ? Je ne sais si cela recommencera cet hiver.

Jeudi 7 heures.

Vous tenez un véritable congrès ; Matuchewitz, Alexandre, les arrivans de Naples, de Londres, de Pétersbourg. Quand les fabricans de commérages sur vos grandes intrigues sauront tout cela, ils se croiront bien sûrs de leur fait.

Moi, je passe mon temps à intriguer avec Marius, Sylla et César. Je vous vous amusons parfaitement, mes enfans et moi, de l'esprit et des actions de ces intrigans là. On peut vraiment mettre du plus grand choses et du plus grand homme à la portée d'enfans intelligens et accoutumés à entendre parler de tout.

Mr de Broglie me mande qu'il sera obligé de venir à Broglie du 20 au 25 de ce mois, pour affaires, et qu'il viendra passer 24 heures ici. Il ne voit en effet personne. Mais sa lettre ne porte aucun caractère d'abattement, qui est la disposition que je craindrais le plus pour lui. Il ne doit rester à Broglie que trois ou quatre jours. Que les impressions sont diverses ! Il m'a paru pressé de quitter Broglie et effrayé d'y revenir. J'aurais voulu rester toujours aux mêmes lieux, entouré des mêmes objets, menant la même vie. C'est le changement qui me navre et me révolte après la mort.

Ma mère était un peu souffrante hier, toujours de cette

même disposition au mal de tête et au vertige. Je lui ai fait faire une longue promenade dans le bois, sous le soleil dont je vous parlais le matin. Elle s'en est bien trouvée. Elle a une merveilleuse disposition à se distraire et à se reposer des émotions fortes par le plaisir simple. Je fais planter des arbres ; elle regarde, elle conseille ; et cet intérêt qu'elle y prend lui fait plus de bien que toutes les lectures du monde.

Lady Granville a-t-elle fait sa déclaration à Marie ? Vous savez que j'en suis curieux. Je ne doute guère de la soumission au premier moment. C'est l'exécution qui fait peur.

Vous arrive-t-il comme à moi ? Il y a deux époques où je ne me plais guère à vous écrire, et suis en un moment au bout de ce que j'ai à vous dire ; c'est quand je viens de vous quitter et quand j'approche de vous revoir. Entre deux, je me déligne, je m'établis. Mais les premiers et les derniers jours sont durs.

10 heures 1/4

Vous aimez les petits mots. Eh ! si le cœur plein. Je ne puis pas vous les envoyer tous. Je vous les apporterai. Adieu. Adieu.

Moi, j'aime la visite de Mad.e de Talleyrand.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1574?context=pdf